

Saad Z. Hossain

Bagdad, la grande évasion !



Traduit de l'anglais (Bangladesh)
par Jean-François Le Ruyet

Agullo

© Saad Z. Hossain 2013

Titre original : *Escape from Baghdad!*

© Agullo Éditions, 2017, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

1. GHAZALIYA SUD

« On devrait le tuer, fit Kinza, mais sans trop donner dans le classique. »

Silence. Un silence accablant, moqueur, étouffant, omniprésent, rejetant les débris des conversations ébauchées, poussant les trafiquants à lever leur verre dans la pénombre de l'arrière-salle d'une maison délabrée sans grand-chose à se dire. Il faisait sombre car ils avaient recouvert les fenêtres de feuilles d'aluminium. Et éteint les lumières. Dehors, les JAM, l'Armée du Mahdi, avaient envahi la 13^e rue; une rareté, puisque la 13^e rue de Ghazaliya était une artère de banlieue en cul-de-sac.

« Faudrait qu'il y passe, par principe, ajouta Kinza en sirotant le Jack Daniels troqué au Marine américain Ted Hoffman contre un morceau de crâne d'Ali le Chimique. Sans haine. On n'a rien à voir, ce type et moi. Je ne suis qu'un agent du destin, comme le comte de Monte Cristo. »

Dagr, son complice, le laissa dire sans surprise ni inquiétude. Ancien professeur d'économie, sa reconversion professionnelle forcée par la guerre s'était effectuée avec une facilité déconcertante.

Les milices JAM préféraient normalement la 14^e rue, qui leur donnait accès au quartier chiite de Shula, dans le nord de la ville, or, lors de cette virée, ils s'étaient confrontés à la Brigade de Défense de Ghazaliya Sud qui avait juré de protéger le quartier. Les JAM remportaient souvent ces escarmouches, mais Moqtada al-Sadr, leur protecteur chiite aux envolées guerrières, leur avait récemment rationné les balles, et aujourd'hui la BDGS étrennait un M60 de contrebande de l'armée américaine pour faire honneur à leur serment tout frais. Leurs efforts défensifs avaient repoussé les JAM dans la rue de Kinza sous une volée de balles, une grosse fumée, quelques panaches de diesel et une pétarade d'AK-47. Kinza lui-même avait facilité la vente du M60 à la BDGS, à *condition qu'ils limitent leur guéguerre à la 14^e*.

« Mon ami, les circonstances nous imposent un devoir moral », lança Kinza.

La situation requérait effectivement toute leur attention, morale ou non. Deux jours plus tôt, Kinza et Dagr, pourvoyeurs en médicaments, ragots, diesel et munitions sophistiquées, avaient hérité du capitaine Hamid en personne, un ex-*As-Saiqa*, la huitième division des forces spéciales de la Garde républicaine. Où il officiait comme maître expert en interrogatoires : ferme envers les traîtres au parti, particulièrement réputé pour son style inimitable, son sens unique de la belle ouvrage, un Mozart du tison, sans conteste le meilleur buteur sur le terrain de torture, un numéro 10 incomparable (ou un numéro 7 de légende). Cette mère Teresa des culs-de-basse-fosse, ce rejeton moderne de Torquemada, était désormais entre leurs mains.

Ce don du ciel avait atterri chez Kinza et Dagr par des voies détournées. Daoud, lointain cousin de Kinza, avait été sous-lieutenant dans les Martyrs de

l'Armée d'Anbar, un ramassis d'anciens de la Garde républicaine réunis pour protéger le tristement célèbre capitaine Hamid. Ce courageux bataillon n'avait pas tenu deux semaines sous les coups de boutoir combinés, par hasard, des Américains et des chiites, mourant donc en martyr, son vœu le plus cher. Blessés l'un et l'autre, Daoud et le capitaine avaient trouvé refuge chez Kinza. Hamid avait survécu, pas Daoud.

« La morale, c'est pour les Aztèques, répliqua Dagr. On devrait vendre Hamid aux Américains. On ramasserait sans doute assez pour se retirer des affaires.

— Il était dans le paquet de cartes américain des cibles prioritaires ?

— Presque, dit Dagr. En cinquante-sixième position. On a parlé un moment de l'intégrer au jeu étendu, mais il est passé entre les mailles du filet, j'imagine.

— C'est marrant. J'aurais juré qu'il était plus haut, lança Kinza. Pas parmi les figures, mais au moins dans le premier paquet.

— On pourrait simplement le relâcher. Dans Shula, par exemple, répliqua Dagr. Laisser la nature décider de son sort. »

Kinza fit la moue. Rien d'une solution à son goût.

« Et si on le vendait à l'Armée du Mahdi ? suggéra Dagr en se grattant la tête d'une main fatiguée. Moqtada al-Sadr l'a peut-être mis dans son propre jeu.

— Il en a un ?

— Je crois que oui. Mais sans les reines, et il a changé les cœurs en croissants.

— Je déteste traiter avec l'Armée du Mahdi. La dernière fois, ils m'ont fait prier toute la journée et ils m'ont encore réveillé la nuit pour remettre ça, marmonna Kinza.

— Tu es un pur produit de ton espèce. Un défaitiste qui n'a besoin de personne pour se haïr, répondit Dagr en raclant sa chaise par terre. Tu détestes tout le monde : les sunnites pour le meurtre d'Hassan, les chiïtes pour avoir brisé la communauté des croyants, les Américains pour leur côté indéfectible, les Palestiniens parce qu'ils font la manche, les Saoudiens pour leur lâcheté. Et au final, tu pisses sur ce que te dicte ta raison, à savoir ton intérêt personnel.

— Merci, professeur. (Kinza le salua en levant son verre vide.) Quelle morgue ! Tu n'as toujours pas quitté ta tour d'ivoire. Aussi merdique et branlante soit-elle. La haine est quelque chose de physique qui monte des tripes. J'ai un besoin irrésistible de flinguer Hamid.

— Parce que c'est un tortionnaire ?

— Oui.

— Alors tu le deviendrais aussi et, en conséquence, tu mériterais la même mort si on suit ta logique.

— Voilà pour quoi j'hésite. »

Kinza remplit son verre. À côté de la bouteille, un revolver de calibre 38 de la police, aujourd'hui au marché noir, demain aux sunnites, aux chiïtes ou à la coalition. Trop de mains pour en retracer l'origine. Chaque foyer de Ghazaliya détenait alors une arme à l'identité confuse.

« Nos rapports changeraient-ils du tout au tout, professeur, si je torturais Hamid avant de l'abattre ? »

Dagr lui lança un sourire amer.

« Je ne suis qu'un parasite du marché. J'aide les soldats corrompus à voler les médicaments du camp Thresher, notre aimable base US dans le voisinage, et je les revends un prix exorbitant aux gens dans le besoin qui furent mes amis. J'ai tiré sur un gamin de quatorze ans, probablement un cousin éloigné, juste parce qu'il débouchait à l'improviste d'une allée, je...

— C'est bon, fit Kinza en levant la main. Je ne m'adresse pas à ce que tu es maintenant, mais à l'ancien expert. Celui qui enseignait l'économie à Abu Bakr Memorial verrait-il une objection à mon idée ?

— Cet idiot-là se serait chié dessus.

— Certes, mais problème, quand tout rentrera dans l'ordre et que ceux qui font dans leur froc reprendront la main, j'aurai sans doute à répondre devant eux de ce que je fais aujourd'hui pour survivre. Et ce moment venu, mon ami, je ne voudrais pas te voir me désigner avec un gros doigt plein de merde.

— Aujourd'hui, je te donnerais un coup de main pour tuer Hamid. Demain, je m'en voudrais à mort. Après-demain, je t'en voudrais à mort aussi.

— Que devrions-nous faire du camarade Hamid, selon toi ? demanda Kinza. Sérieusement, j'aimerais le savoir.

— Il devrait avoir un procès.

— Par la corde ou par les armes, ce procès ?

— Un procès équitable.

— De quoi tu causes, nom d'un chien ?

— Je ne blague pas, ajouta Dagr en haussant les épaules. Offre-lui un procès. Rassemble quelques dizaines de gens du quartier et juge-le.

— Ça me plaît, ça. Un tribunal fantoche.

— Un jugement équitable !

— Comment juger équitablement un tortionnaire ? questionna Kinza. Quel juge pourrait être disposé à lui faire une fleur ?

— Il n'a fait que suivre les ordres, non ? Comme tout le monde, ajouta Dagr en haussant les épaules.

— Écoute, il n'a pas dégommé quelques Kurdes au hasard, insista Kinza. Il a tué des personnes de notre propre communauté. Des profs de fac, des indépendants, des hommes d'affaires. Des gens comme toi, en fait.

Et si c'était ton père dans lequel il avait enfoncé son cigare ?
Ne voudrais-tu pas le juger ?

— Je suis d'accord, lâcha Dagr de guerre lasse. Seulement, en rendant ce jugement, en l'exécutant, nous aussi on s'avilit.

— Tu veux le refiler à quelqu'un d'autre, c'est ça ?

— Exactement. Voilà pourquoi il existe des juges de métier.

— Difficile de trouver un juge impartial par les temps qui courent.

— Sauf à en dénicher un du régime précédent.

— Et ils feraient sans doute copain-copain. Écoute, si au moins on l'interrogeait un peu nous-mêmes ? »

On tambourina à la porte. Le carillon de Ghazaliya, comme ils disaient : des coups de crosse contre le bois fendu, les trois secondes de grâce avant le bruit des bottes et la lumière des torches, les pointeurs laser et les canons des fusils automatiques. Mieux que l'Armée du Mahdi qui ne s'ennuie pas à frapper et n'a jamais entendu parler de la règle des trois secondes. Dagr s'élança vers l'entrée, un filet de sueur dans le dos, et poussa Kinza vers l'arrière de la maison. Il lui revenait de faire face aux Américains dans leur porte-à-porte, avec son restant d'air de professeur, sa mâchoire assez molle, peu affirmée, comme par hasard l'image exacte qu'avaient ces jeunes péquenots du Minnesota des Irakiens qu'ils venaient libérer. Quant à Kinza et son regard fixe et creux... Il ne survivrait jamais à ces rencontres-là.

Dagr eut à peine le temps de sauver sa porte. En sueur, figé de terreur, il offrit brusquement sa tête au soleil, nez à nez avec deux Américains massifs, trois autres en retrait dans le Humvee. On aurait dit des grands enfants ridicules sous leurs casques, lourdement harnachés,

capables de gentillesse puis de violence sans sourciller, suivant leur humeur indéchiffrable, aléatoire, terrifiante.

« Perquisition de routine, monsieur, lança un certain capitaine Fowler.

— Bonjour », répondit Dagr, la gorge serrée par la panique.

Une perquisition... Ils allaient trouver Kinza, Hamid, et ce serait un coup de crosse dans les dents, la mâchoire éclatée, pas Guantánamo, les mains attachées dans le dos et une balle dans la tête, achevé sur place.

« Il y a eu des violences ce matin, dit le capitaine Fowler. À ce qu'on nous a dit, l'Armée du Mahdi est venue par ici et s'est cognée aux gars de la BDGS. Que savez-vous là-dessus, monsieur ?

— Je me suis recroquevillé par terre », répondit Dagr.

Il lança des regards désespérés aux visages sous les casques derrière leurs lunettes de soleil : que des angles durs. Où diable était donc Hoffman ? Le bon, l'innocent Hoffman qui les gratifiait de ses blagues, de ses cigarettes et qui prévenait Kinza avant les perquisitions.

« Vous transpirez, mon gars. »

Fowler se repositionna avec nonchalance, un pied en travers de l'encoignure de la porte, l'arme pointée vers l'intérieur, paré à jouer un autre jeu.

« Il fait chaud. On n'a pas d'eau, fit Dagr. Plus une goutte et rien dans la citerne. Pas de chasse d'eau de la journée, pas d'électricité non plus. Juste un ventilateur que ces salauds ont éclaté aujourd'hui.

— Compris, monsieur, on va rebrancher le courant. On nous a déjà signalé le problème. (Fowler le dévisagea encore un moment.) Qui habite ici, monsieur ? Vous vivez seul ?

— Tout seul. (Dagr sentit que sa voix le trahissait.) C'est ma maison. Je vis dedans. Vous la voulez ? Prenez-la.

Elle est à vous. Abattez-moi et prenez-la. Trois jours sans eau. Des toilettes bouchées depuis deux mois. Je chie dans un seau. Sans compter les impacts partout sur ces foutus murs.

— Du calme, monsieur. Du calme. (Fowler tapota la porte avec le canon de son arme.) On cherche un trafiquant d'armes notoire. On pense qu'il se cache dans le secteur. »

Dagr s'accrocha au chambranle, en nage, des voix confuses s'entrechoquaient dans son esprit. Ses yeux se tournèrent vers un casque, vers un autre, cherchant le maillon faible, l'écho lointain de leur charme sympa quand ils n'étaient pas d'humeur à tuer. *Hoffman, où es-tu, au nom du ciel ?*

« Vous semblez chercher quelqu'un en particulier, mon vieux, reprit Fowler. Ce ne serait pas le sergent Hoffman ?

— Hoffman ? Connais pas. Ah, si. Peut-être. Il m'a offert une cigarette une fois, je crois. Un grand blanc ? Non, alors je ne vois pas qui c'est, Hoffman. Mais je me rappelle d'un Noir sympa, avant.

— Hoffman patrouille le secteur. On l'a pincé pour ses accointances avec un mec vraiment moche. Un marchand d'armes nommé Kinza. Ça ne vous dit rien ?

— Kinza ? Ça sonne japonais. Non, connais pas, mais je sors rarement. L'Armée du Mahdi mitraille cette rue quotidiennement. J'ai survécu au pain sec et aux œufs les trois derniers jours. Pas moyen de se rendre chez l'épicier à trois carrefours d'ici, sur la 14^e. Bon, il n'a plus grand-chose en rayon de toute manière.

— D'accord, monsieur.

— Je vous en prie, je manque de manières, entrez donc. (Dagr recula.) Mon canapé est confortable mais je n'ai plus la télé. On me l'a volée la semaine dernière. Je les ai entendus de ma chambre, mais je me suis planqué sous la

couverture. Je peux vous faire une tasse de thé, ni sucre ni lait, j'en ai bien peur. Mais, bon... »

Fowler passa le haut du corps à l'intérieur et balaya la pièce des yeux. La torche sur son casque déchira la pénombre de son étroit faisceau et éclaira les efforts pitoyables pour se raccrocher à la normalité : un canapé sur le retour, une table couverte de tasses à café, une radio, une pile de livres par terre contre un mur. Ça allait se jouer à un cheveu. Dagr fixa le pied de Fowler comme pour le pousser dehors, redoutant le pas en avant synonyme de point final.

« Parfait, monsieur, lança Fowler en se retirant. Mais faites bien attention. Appelez-nous si on l'aperçoit. Demandez le capitaine Fowler au camp Thresher.

— Oui, capitaine. Je n'y manquerai pas, lança Dagr. Tout à fait. J'espère que vous l'attraperez. Ça m'a l'air d'un beau salaud à la solde de Moqtada al-Sadr. Vous faites du bon travail. Vive l'Amérique! »

Ils s'éloignèrent et Dagr se laissa glisser contre la porte, atterré par la faiblesse de ses jambes. Puis il rentra d'un pas tremblant, se rappelant soudain qu'il avait laissé Kinza et Hamid seuls bien trop longtemps. Un Kinza imbibé avec une araignée au plafond, capable de tout. Il les retrouva dans la salle de bains, Hamid en position fœtale dans la baignoire craquelée, pieds et poings liés, à moitié étouffé, un mouchoir sale dans la bouche, clapotant dans cinq centimètres d'eau tiède striée de courants rosâtres. Les pinces et le tournevis en main, Kinza avait coincé sa bouteille sous le bras.

« Ils sont partis, Kinza, lâcha Dagr, le souffle court.

— À mon avis, il est mûr pour nous raconter des tas de choses, fit Kinza en ôtant le mouchoir.

— Va te faire foutre, lança Hamid. Putain, c'est quoi ton problème ?

— Oh, tu ne veux rien dire ?

— Ta gueule, tu ne m'as encore rien demandé.

— Bien sûr, lança Kinza en riant. Parce que je ne te crois pas. Tu mens. »

Et il le retravailla au tournevis.

« Arrête, Kinza ! cria Dagr. Les Américains te cherchent. Ils connaissent même ton nom.

— Hoffman ?

— Attrapé, puni, je ne sais pas. Ils l'ont coincé. Faut qu'on parte, Kinza. Ils savent pour les armes. »

Hamid se mit à rire, la voix sifflante vu qu'il venait de perdre une dent.

« Vous deux, vous êtes vraiment les plus cons des cons.

— Pas de problème, dit Kinza en rangeant ses outils. Je le descends et on s'en va.

— Où donc, Kinza ?

— Cap au nord. Sur Shula, répondit Kinza en haussant les épaules. J'y ai un copain. Ou sur Bakouba. On repartira de zéro.

— Bande de crétins, lança Hamid en crachant du sang. Moi, je sais où.

— Comment ? demanda Dagr.

— Ta gueule ! coupa Kinza.

— Emmenez-moi à Mossoul, continua Hamid. Je vous révélerai le secret du bunker de Tarek Aziz.

— Une visite guidée, en quelque sorte ? demanda Dagr, soudain perplexe.

— Il est plein d'or, idiots : des lingots, des pièces. Je suis le seul survivant à en connaître l'emplacement.

— Vraiment ?

— J'ai servi dans son état-major particulier. C'est moi l'unique rescapé. Tous les autres ont eu des accidents bizarres. »

Il prononça ces derniers mots d'un ton

particulièrement satisfait.

« Tu le crois, cet abruti ? » fit Kinza en regardant son compagnon.

La tête d'insecte du soldat américain hantait Dagr.

« Qu'est-ce que ça peut faire ? répliqua-t-il. Allez, on va à Mossoul. »